

« Coq coucou de Rennes » c'est ce qu'il y avait marqué sur ce timbre.

Tout de suite j'ai su que cette lettre venait d'elle. D'ailleurs qui envoie encore des lettres ? C'était son truc à elle, les lettres et les cartes pour les fêtes, les anniversaires, les vacances, les grandes occasions ou les petites, les bonnes comme les mauvaises nouvelles.

« Tu comprends, ça montre qu'on s'intéresse aux gens. C'est pas comme un texto qu'on peut envoyer de n'importe où... Moi je ne pourrai pas dire ou annoncer quelque chose d'important par texto. Un truc que j'aurais tapé entre un message à mon mec pour lui demander d'aller chercher du pain, et un rendez-vous chez le dentiste. Avec une lettre, je me donne du mal. Il faut que j'aille dans un magasin pour acheter la carte, et il n'en reste plus beaucoup des papeteries ! et à la poste ou dans un bureau de tabac pour le timbre. Ensuite je dois me poser quelque part pour écrire, réfléchir au texte, et puis trouver l'adresse postale pour l'enveloppe, et une boîte aux lettres pour poster. Tu comprends... » Et c'est vrai que j'en ai reçu des cartes et des lettres, à l'époque où elle était dans ma vie. Des cartes avec pleins de paillettes pour le nouvel An, des cartes pour Noël avec des trucs à déplier, des pour mon anniversaire, et bien sûr pleins de cartes postales de vacances, avec des beaux paysages, et à chaque fois des messages personnalisés : « J'envoie des cartes postales à des tas de personnes, et je n'écris jamais deux fois la même chose ». C'est sûr que pour elle, écrire ce n'était pas rien.

Au début, elle m'envoyait même de longues lettres manuscrites, où elle me racontait sa vie, comment elle pensait que les choses pouvaient se passer entre nous. Ça faisait rire mes potes. « C'est ça de sortir avec une intello, t'es obligé de lire et de répondre... ». N'empêche que moi j'aimais qu'elle m'écrive. Quand je recevais une lettre, je la prenais et j'allais m'isoler dans un coin tranquille pour la lire.

Je ne lui ai jamais dit, mais j'adorais ces longs textes rédigés dans un style littéraire. Depuis l'école, je ne lisais plus, sauf des trucs techniques pour le boulot, et « L'équipe ». Alors ces lettres représentaient beaucoup, et oui, ça me plaisait de savoir qu'une fille comme elle se donnait la peine d'écrire à un gars comme moi.

« Quand tu reçois une lettre, je veux dire un vrai courrier dans une enveloppe, pas une publicité ou un truc à payer. Tu te poses des questions. Tu es souvent surpris mais toujours ça te fait plaisir. C'est que quelqu'un a tellement pensé à toi, qu'il a fait un effort pour toi. Tu vois ce que je veux dire... »

Là aujourd'hui, sur mon canapé cette lettre entre les mains, je voyais très bien ce qu'elle voulait dire.

C'est bizarre les pensées ! Cela faisait longtemps déjà qu'elle était sortie de ma vie, et la seule chose qui me venait à l'esprit, c'était le timbre sur cette lettre : « Coq coucou de Rennes »...

Il faut dire qu'il était beau ce coq. Droit comme un I la crête rouge vif, et le plumage à la fois abondant et duveteux, tout tacheté de noir et de blanc : à se demander si ça existe vraiment des coqs comme ça.

La première fois que j'ai lu cette lettre, j'ai cherché à me rassurer en me disant que c'était simplement un message qu'elle voulait me passer : « Salut c'est moi ! Je suis à Rennes... ». Quelque chose comme une banale carte postale de vacances, rien de plus... Elle n'aurait pas aimé mon interprétation. « Non, quand on envoie une lettre sous enveloppe, il y a toujours une bonne raison ! » Il me semblait l'entendre...

Mais là aujourd'hui, assis sur mon canapé, cette lettre entre les mains, je comprenais bien que quelque chose s'était passé. Quelque chose d'assez important pour qu'elle reprenne contact. Je comprenais surtout qu'il faudrait que je tienne ma promesse : une promesse que je lui avait faite sous le coup d'une émotion même pas légitime, des années

auparavant.

Cette lettre je l'avais lue plusieurs fois, même si en fait il n'y avait rien à lire.

C'était écrit au milieu de la feuille à l'encre bleue : « Mardi 28 mai 2016 à midi, je serai sur le trottoir en face de chez toi, viens me rejoindre ». Rien d'autre, pas d'explications, pas de formules de politesse : juste un ordre.

Elle ne me demandait pas quelque chose de difficile. Je n'avais qu'à attendre le mardi 28 mai 2016 midi, descendre de chez moi, et traverser la rue. « C'est tout à fait dans tes possibilités », c'est ce qu'elle m'avait dit des centaines de fois.

Et là, ce mardi 28 mai 2016 quelques minutes avant midi, j'allais faire ce qu'elle me demandait.

Pourtant vers midi moins quart je me suis levé, et me suis approché de la fenêtre. Je voulais voir si elle était déjà là. C'était évident que ce ne serait pas le cas, puisqu'elle n'était jamais en avance. Mais je voyais ce geste comme un acte de rébellion de ma part en remettant en cause son injonction.

Je me disais cela, mais n'empêche que quelques secondes juste avant midi, je fus pris de panique. Là plus question de se rebeller. J'allais être en retard.

Il faut bien que je l'avoue, la dizaine de minutes que je venais de vivre entre regarder à la fenêtre et décider de quitter mon appartement, je l'avais vécue dans un état d'intense fébrilité qui m'avait mené à la panique. J'avais fait le tour de mon appartement pour contrôler les robinets, les lumières, et l'arrivée de gaz. Je n'aurais pas fait plus, si j'étais parti faire le tour de monde ou escalader l'Himalaya.

J'étais bien content de n'avoir ni chat, ni chien, ni plantes vertes, et finalement si peu de personnes à informer de mon départ. Parce que j'aurais été obligé d'inventer un bobard pour ne pas dire que j'obéissais à un ordre reçu par courrier. Un ordre donné par une femme dont je n'avais parlé à personne dans ma nouvelle vie, et que je partais pour une destination et une durée dont j'ignorais tout.

Alors, en claquant la porte d'entrée de mon appartement, à midi pile, j'ai descendu les escaliers du plus vite que j'ai pu.

En ouvrant la lourde porte qui donnait sur le boulevard, je la vis sur le trottoir opposé. Elle était exactement face à la porte d'entrée de mon immeuble, appuyée sur le muret.

Comme toujours, elle avait les mains dans les poches de son trench, le long celui qui descend jusqu'aux genoux. A l'époque où elle était dans ma vie, je n'aimais pas ce vêtement, car il m'empêchait de voir comment elle était habillée. Elle avait aussi les mêmes cheveux mi-longs blonds, et comme mousseux qu'elle retenait avec ses lunettes de soleil.

Je traversai la rue. Alors que je m'approchais d'elle, elle commença à marcher.

« Ma voiture est plus loin, je t'emmène... »

« T'as trouvé de la place pour te garer ? »

« Ben oui bien sûr ! » elle avait tourné la tête vers moi, et légèrement haussé les épaules.

Évidemment elle avait trouvé une place dans cette rue où c'est impossible de se garer. Personne ne trouvait de place à cet endroit, mais elle, elle avait écrit qu'elle serait ce mardi 28 mai 2016 en face de mon immeuble à midi. Ça allait de soi que même les places de parking lui obéiraient.

Elle continuait à marcher, les mains toujours dans les poches, et je la suivais. Je pensais qu'il fallait que je dise quelque chose.

« Il était beau le timbre sur ta lettre » Elle ne jugea même pas utile de me regarder. « Oh c'est un carnet que j'avais acheté au bureau de tabac ! C'était ça, ou un reste de timbres pour souhaiter la nouvelle année. J'ai préféré les coqs. C'est plus d'actualité... »

« Ah oui, c'est vrai » j'ai rétorqué dans la foulée.

Je ne voyais pas en quoi des coqs étaient d'actualité au mois de mai. J'ai eu envie de dire que du muguet ou des fleurs de printemps, ça devait bien exister en timbres, et que c'était plus approprié pour ce mois de l'année, mais franchement donner ces précisions philatéliques c'était frôler le pathétique...

D'ailleurs, on était arrivés à sa voiture que j'ai reconnue tout de suite : une grosse berline allemande bleue marine.

Sans même ralentir le pas, elle jeta un rapide coup d'oeil à la route. Comme la voie était libre, elle quitta le trottoir, passa derrière la voiture, ouvrit les portes à distance, et en deux enjambées, elle était au niveau de la porte conducteur qu'elle ouvrit. Avant de se baisser pour s'asseoir, elle me lança : « Ouvre la porte et assis toi. C'est moi qui conduit. »

Je fis exactement comme elle me dit. Le temps que je boucle ma ceinture, elle avait démarré la voiture, reculé pour pouvoir manoeuvrer, et n'attendait plus que le bon moment pour s'insérer dans la circulation.